

Voir Taoura et mourir

Dans la faible lueur qui descendait de la colline de Sidi Aïssa, où le soleil se consumait après sa course folle, cette fin d'après-midi de mai s'était habillée d'une couleur abstraite, irréaliste, nourrie par une virevoltante tempête de sable qui faisait valser les papiers et les sachets dans la rue déserte. Etait-ce ce temps lourd et maussade, si propre à cette ville côtière, qui étouffait la pauvre Salima dans cette chambre impersonnelle de la clinique où les rideaux avaient été tirés sur le spectacle désolant de la rue livrée aux vents de sable ? Cela faisait presque une semaine qu'elle ne mangeait plus et qu'elle était pratiquement inconsciente. Quand elle se réveillait, c'était pour réclamer un peu d'eau, demandant qu'on lui humectât les lèvres. Pourtant, il y avait un peu plus de huit jours, elle allait mieux.

Elle se trouvait alors à l'hôpital, au service de médecine interne. Ses filles lui rendaient visite trois fois par jour pour la changer, lui tenir compagnie et veiller à ce qu'elle ne manquant de rien. Quant à son fils, Mouloud, rappelé de Mauritanie où il travaillait dans les hydrocarbures, il choisissait la visite de la mi-journée. Elle lui tenait alors la main qu'elle baisait parfois. D'autrefois, elle lui montrait la fenêtre en chuchotant : «On va rentrer n'est-ce pas ? Tu vas venir avec moi au village ? Tu as vécu trop longtemps à l'étranger ! Reste un peu avec moi...

- Oui, oui» répondait-il, les larmes aux yeux.

Il se taisait alors, se contentant de la contempler. Elle était encore belle malgré son visage fripé et marqué par la maladie. Parfois, elle perdait connaissance durant quelques minutes, avant de revenir à la réalité

de cet hôpital sale et repoussant : elle ouvrait alors grands ses yeux qu'elle promenait dans tous les sens. Elle semblait reconnaître tout le monde : Mouloud qui lui tenait toujours la main, sa femme, ses enfants, Karima, sa sœur venue d'Oran, Sihem, l'épouse de son autre fils tué par les terroristes, et deux vieilles amies qui pleuraient en silence. Abla, l'épouse de Mouloud, qui avait tenté de vivre aux côtés de son mari près de Nouadhibou, n'avait pas pu supporter la rudesse du climat et la solitude. Au bout de trois mois, elle quitta précipitamment la Mauritanie.

Il y a quarante-huit heures, Mouloud recevait un télégramme qui ne laissait planer aucun doute quant à l'état de sa mère. Visiblement, on craignait le pire même si sa vieille n'en était pas à sa première crise. Elle ne quittait l'hôpital que pour de petits séjours à la maison, une vieille demeure héritée des grands-parents et située à Taoura, derrière les montagnes de l'Atlas tellien qui séparaient les plaines côtières des Hauts-Plateaux.

Quand il faisait beau et qu'elle se sentait bien, elle partait de chez elle pour de grandes virées consacrées au «shopping». Elle ramenait toujours des présents qu'elle empaquetait avec l'aide d'une jeune voisine, en précisant le nom de chaque destinataire qu'elle collait sur le paquet. Quand elle n'avait pas de sous, elle faisait des gâteaux maison et de la galette qu'elle emmenait avec elle pour l'offrir aux médecins et infirmiers.

Salima aimait Abla. D'ailleurs, Salima aimait tout le monde. Son cœur ne connaissait pas la haine ou même l'indifférence. Autour d'elle,

au village, elle avait créé un cercle d'amies sincères composé des femmes les plus pauvres de son quartier.

Sa condition ne s'améliorait guère. Les médecins avaient beau rassurer Mouloud, un pressentiment inexplicable le tourmentait : c'était la fin ! Il le sentait. Et les propos tranquilisants des toubibs n'avaient aucun effet sur lui. Il ne l'avait jamais vue aussi mal en point. Certes, elle avait toujours été malade. Entre séjours longs et traitements aux urgences, elle avait passé la moitié de sa vie dans les salles froides des hôpitaux. Quant aux traitements de cheval qu'elle absorbait — à base de corticoïdes —, s'ils la soulageaient momentanément, ils n'en comportaient pas moins des risques à long terme. Cinquante années d'ingestion quotidienne de ces saloperies, ça laisse des traces ! «Les complications ont atteint tous les organes.» Le docteur Chokri avait l'air grave mais se voulait en même temps rassurant : «Elle pourrait rentrer dans les prochains jours. Peut-être qu'en retrouvant sa maison et les personnes qu'elle a l'habitude de côtoyer, elle se porterait mieux...»

Salima semblait supplier les visiteurs du regard : «J'ai envie de mourir à Taoura...» Mouloud vivait un véritable dilemme : dans la situation critique où elle se trouvait, pouvait-elle supporter le voyage, d'autant plus que les trois quarts de la route étaient dans un état lamentable. Alors que Mouloud et ses proches hésitaient encore à prendre une décision, tiraillés qu'ils étaient entre le désir de satisfaire les derniers vœux de la souffrante et la réalité des choses, c'est-à-dire l'absence

d'une prise en charge correcte de Salima en cours de route, un fait anodin se produisit. Au cours de la visite de ce vendredi ensoleillé du mois de mai, Mouloud piqua une vive colère à la vue d'un cafard qui courait sur la couette couvrant sa maman. Choqué, il interpella une infirmière qui passait par là et lui fit part de sa découverte .

L'employée ne semblait pas offusquée outre mesure :

«C'est rien ! Vous n'avez rien vu ! Le soir, ce sont les rats qui arrivent ici... Alors, pour un petit cafard !»

Non, il ne laissera pas sa maman ici. La vision du cafard et le commentaire surréaliste de l'infirmière le poussèrent à agir vite. Il lui trouva une chambre dans une clinique privée... Maintenant, il fallait prendre une autre décision. Plus grave. Un ami venait de lui refiler l'adresse d'une compagnie d'ambulances privée. Il l'emmènera à Taoura!

Quand il rentra dans la chambre pour annoncer la bonne nouvelle à sa maman, elle n'était plus de ce monde. Salima avait attendu la quiétude du crépuscule pour s'éteindre. Paisiblement. Un sourire à la bouche, comme pour dire au revoir à la petite assemblée qui entourait son lit et pleurerait en silence. Elle ne reverra pas le tendre ciel de Taoura, mais elle allait être enterrée là-bas. Elle aura toute l'éternité pour se mélanger à cette bonne terre natale qu'elle adorait tant !

Dans la voiture du cortège funèbre qui le ramenait au village, sous une pluie battante, Mouloud, le regard perdu dans le brouillard de la montagne, ne pensait plus à rien. Le vide. La sensation d'avoir tout perdu : son passé, ses souvenirs, ses repères. Alors, du fond de sa mémoire, un poème de Claude Roy



Par Maâmar Farah
maamarfarah20@yahoo.fr

qu'il adorait tant, remonta à la surface et il se surprit à le chanter, inventant une musique à lui, triste à en mourir, pour habiller ces vers oubliés :

«Il y aura d'autres étés
D'autres grillons feront leurs gammes
dans d'autres blés
On croquera sur la route d'autres dames (...)
Une petite fille qui n'est pas née encore
fera une poupée en coquelicot
à cet endroit précis où ton corps endormi se mêle au long bruit de l'eau
Mais plus personne plus personne
ne se servira de mon cœur à moi
ni de ta voix à toi qui résonne dans mon oreille et dans mon corps à moi»

M. F.

*A ma mère Fatma-Zohra, décédée le 15 mai 2005.

POUSSE AVEC EUX !

Par Hakim Laâlam

hlaalam@gmail.com



L'annonce !

France. Scandale à l'UMP. Un homme, un seul, croit en l'innocence de Jean-François Copé.

Jérôme Cahuzac !

Tu penses que le sujet du jour, ce sont les convocations envoyées aux personnalités et partis politiques afin qu'ils viennent discuter de la «future» Constitution ? Penses-tu ! Tu crois que l'actu brûlante, c'est les anciens du FIS qui ressortent leurs gilets afghans des placards, les époussettent pour en ôter l'odeur de renfermé, en vident les poches des boules de naphtaline antimites qui y étaient cachées et s'approprient à parader en ville pour fêter leur retour ? Penses-tu ! Tu crois que ce qui tient en haleine tout le microcosme stéréo algérois, c'est la lutte au sommet pour savoir qui va gagner, ceux qui affirment que Belhadj est redevenu fréquentable ou ceux qui estiment que Abassi Madani a fini de se soigner à l'étranger et qu'il est grand temps qu'il regagne le pays qu'il a failli perdre en 1991 ? Penses-tu ! Tu crois que le scoop du moment, ce sont les paris déjà lancés par les bookmakers barbus pour savoir combien de jours encore tiendra la ministre de l'Education nationale avant que les sabres et le musc ne donnent l'assaut fatal à son bureau ? Penses-tu ! Ou alors tu crois sincèrement que le fait notable, c'est la possibilité explosive que Christian Gourcuff remplace Vahid dès cette Coupe du monde, lors de la finale Algérie-Bésil ? Penses-tu ! Bien sûr que tous ces sujets

sont chauds bouillants. Bien sûr qu'on en a parlé dans les bons salons. Bien sûr qu'ils auraient pu constituer, chacun à sa manière, le clou sur lequel nous nous serions tous accrochés comme des mord-la-faim. Mais, finalement, non ! Tous ces événements ont été surclassés par un «truc» d'enfer, un fait, soudain devenu le roi des faits, l'incontournable du village, le seul et unique machin qui a tout accaparé. Depuis quelques heures seulement, «ils» sont tous branchés dessus. Leurs téléphones n'arrêtent pas de sonner et de cracher ordres et contre-ordres, demande de renseignements précis, rapports détaillés et tuyaux de première main, si possible. C'est simple, sur certaines hauteurs de cette ville déjà haute en couleur, le temps semble s'être arrêté. On ne parle plus que de cela. De quoi ? Pardi ! Mais de l'annonce par la France de la vente de l'une de ses prestigieuses résidences algéroises ! Tends l'oreille ! N'entends-tu pas le bruit strident des couteaux tirés aux abords des agences immobilières ? Ne perçois-tu pas le souffle de plus en plus court des loups qui rêvent déjà aux meubles futurs qui habilleront cette somptueuse maison, aux fêtes qui s'y tiendront et au nombre astronomique de moutons qu'on y égorgera. Tiens ! Juste pour te dire ! Moi, j'ai un ami musicien, petit musicien, je te l'accorde, mais grand amateur de belles demeures. Eh bien, j'imagine d'ici ses yeux qui brillent depuis cette annonce. Et je fume du thé pour rester éveillé, le cauchemar continue.

H. L.

Retrouvez ce samedi le n°122 de Soirmagazine

Sommaire

ENQUÊTE-TÉMOIGNAGES

Place de l'enfant dans la société algérienne : responsabilité, bonheur et sacrifices

Le 1^{er} juin de chaque année, les enfants sont à l'honneur.

Nos interlocuteurs ont eu à répondre à cette question : «Quelle est la place de l'enfant dans la société algérienne ?».



C'EST MA VIE

Vivre la vie en arc-en-ciel

Un nez rouge, un grand sourire et des cheveux colorés.

C'est la panoplie d'un parfait clown. Mais sous cet air enjoué se cache une personne. C'est pour aller au-delà de la scène que nous avons choisi de vous faire vivre la vie de Mino Arc-en-ciel.

VOYAGE CULINAIRE

La mona

Nous découvrirons ensemble une vieille recette qui reste très actuelle par sa présence dans tous les foyers algériens et particulièrement dans la ville d'Oran, la mona. Cette douceur moelleuse, serait arrivée en Algérie par le biais des pieds-noirs qui venaient d'Espagne et qui se sont installés à Oran.